

«Tu es triste, Papa? □ – Non, je suis seul»

Par Catherine Camus

« Papa, je ne savais pas qu'il était célèbre, jusqu'à ce qu'il meure. J'ai compris à sa mort. Et ça ne fait pas envie. Pour moi, c'était mon père. Drôle, si drôle. J'adorais son rire.



A. Surel-"Le Dauphiné libéré"/MaxPPP
Catherine Camus

Pour les autres, Albert Camus, c'était un mythe, pas un père. La célébrité, dont je n'avais pas conscience et qu'il nous avait épargnée, est tombée sur mon frère et moi, et nous a écrasés. J'avais 14 ans. Personne, strictement personne n'a pensé que je pouvais avoir de la peine. Même Maman, défaite. Juste après la mort de Papa, elle m'a dit qu'il faudrait faire opérer Agathe, la chatte que Papa m'avait donnée quand j'étais petite. Je l'entends encore chantonner : « *Agathe, ma chatte, qui a de belles pattes...* » Elle avait toujours fait des petits à droite et à gauche - on était libre, chez nous, même les chats - et on gardait les chatons pendant deux mois avant de les donner. J'adorais les petits chats. Maman m'a dit : « *Qu'est-ce qu'on va en faire ? Ton père les donnait. Nous, on ne nous les prendra pas.* » Elle avait raison. Là, j'ai tout compris de la vie. Et Maman a fait opérer la chatte.

A l'école, quand on me demandait le métier de mon père, et que je répondais « *écrivain* », cela me posait un problème. Menuisier, c'est un métier. Mais écrivain ? Un homme qui reste à la maison et qui « griffoune » sur son bureau, ce n'est pas loin d'être un cossard... On était censé ne pas le déranger. Mais, quand on le dérangeait, la plupart du temps, il ne disait rien. Attentif, sévère aussi, sur la façon de se tenir, de manger, et sur le respect des autres. Je préférais de loin les baffes de ma mère ou de ma grand-mère. Avec elles, quand j'avais fait une bêtise, je connaissais le tarif. Je payais, je recommençais à zéro, tranquille. Avec Papa, il suffisait d'un regard de ses yeux marron-vert, et de quelques mots, pour vous sentir au ras du parquet. Quand je lui ai dit que je voulais faire ma première communion, il m'a demandé si c'était parce que je croyais en Dieu, ou parce que je voulais avoir une belle robe et des cadeaux. J'ai tout de suite compris que c'était plié. « *Tu trouves ça reluisant ?* » Au moins, c'était clair. Pour lui, du moment qu'on avait un toit et des livres, on avait tout ce qu'il nous fallait. Le superflu, chez nous, on ne savait pas ce que c'était. Il fallait demander des cadeaux utiles. Un cartable à Noël, même un beau cartable, ce n'est pas le pied intégral. Le dernier cadeau d'anniversaire que m'a fait mon père, c'était un bureau. Un beau bureau, bien sûr... Mais quand j'ai été gravement malade, il m'a offert un tourne-disque, un Teppaz. Ce n'était tellement pas le genre de la maison que j'étais convaincue que j'allais mourir.

Il y avait une dame qui aidait Maman. Nous faisons nos lits, cirions nos chaussures, et nous étions au service de cette dame. C'était normal. De façon indirecte, mon père voulait que nous lui manifestions le respect pour le métier qui avait été celui de sa mère : femme de ménage. Sa mère était sourde, ne savait ni lire ni écrire. Quand son mari a été tué à la guerre de 14, l'administration

lui a renvoyé un petit morceau de l'éclat d'obus qui lui avait fracassé le crâne. Avec ses enfants, Lucien l'aîné et Albert tout bébé, elle est retournée vivre chez sa mère, à Alger, dans le quartier de Belcourt. Elle n'était qu'une douce résignation. Ils étaient tous pauvres, très pauvres, et n'avaient pas l'idée d'autre chose. Mon père a écrit quelque part que « *l'intelligence des opprimés va à l'essentiel* ». Là, l'essentiel, c'était de savoir si on aurait assez de sous pour manger. Pas demain, ce soir. Quand mon père me parlait de sa grand-mère, je la détestais, parce qu'elle le tapait avec un nerf de bœuf. Sa mère à lui - qui d'habitude ne s'exprimait que par gestes - parvenait juste à dire doucement : « *Pas la tête.* » C'était un monde réduit, replié, où il était mieux dehors que dedans. Il est un gamin de Belcourt. Avec ses copains, il course la charrette de M. Galoufa, l'homme de la fourrière, pour rendre la liberté aux chats et aux chiens errants. Comme tout le monde dans le quartier, il parle le pataouète. Le français, pour lui, a été une conquête. A 11 ans (!), fin de l'école primaire : sa grand-mère veut qu'il travaille pour rapporter des sous à la maison. Mais son instituteur, Louis Germain, a repéré mon père. Il plaide sa cause, et gagne : Papa va faire des études. Pour la première fois, au lycée, il sent l'injustice. Le ravin entre le monde des autres et le sien. Ce sera la même chose plus tard, à Saint-Germain-des-Prés. On le regarde comme un pouilleux. Il ne se sentait pas pouilleux, mon père. Il avait le moral. Mais l'injustice était là, tout le temps. Sur les photos, la plupart des élèves ont de gros nœuds en lavallière. Pas lui. Libre, déjà. Quand il a dit, plus tard, qu'« *il y a la beauté et les humiliés* », et qu'il ne veut « *être infidèle ni à l'une ni aux autres* », c'est né là, je crois.

A 17 ans, il se met à cracher du sang. Tuberculose. Maladie mortelle, maladie honteuse. A l'époque, on en meurt et les tubards sont traités en pestiférés. Jusque-là, il n'avait rien, mais il avait la vie. Ça lui paraissait naturel. Mais là, même la vie, il a su que ce n'était pas si évident que ça. Il part habiter chez son oncle Acault, boucher rue Michelet, parce qu'au moins, là, il pourra manger de la bonne viande. L'oncle est franc-maçon, il y a plein de livres chez lui. Papa n'avait jamais vu des livres dans une maison. Plus tard, on lui refuse, parce qu'il est contagieux, de passer l'agrégation. Comme, en 1939, de s'engager. Commentaire de Roger Nimier : « *Ce n'est pas avec les poumons de Camus qu'on a fait la guerre...* » Joli, non ?

Il est obligé d'arrêter le foot. Il aimait ça pourtant. Il était goal. On l'appelait « Rase-mottes », parce qu'il a grandi tard. Il y a la plage des Sablettes, la mer et le soleil. Et un incroyable sentiment de liberté, où se mêlent le corps des femmes, l'engagement, le théâtre, déjà. Et le journalisme, à « Alger républicain ». Plus tard, il écrit : « *La pauvreté, d'abord, n'a jamais été un malheur pour moi : la lumière y répandait ses richesses.* » Quand il joue Olivier le Daim dans « Gringoire » de Théodore de Banville, il gagne 85 francs par jour. Pas mal ! Il donne des cours, bosse à la météo, catche, aussi, jusqu'au jour où il se fait casser le nez.

A 23 ans, et cela paraît incroyablement moderne dans la société coloniale des années 1930, il prend une maison « en coloc », comme on dirait aujourd'hui, avec trois femmes, dont deux homosexuelles. C'est la « Maison Fichu », avec cette terrasse sur la baie d'Alger, peinte sous le nom de « la Maison devant le monde », par Louis Bénisti. Il a un chien, Kirk, en hommage à Kierkegaard. Il a décidé qu'il écrirait. Pour la première fois, il publie - à 350 exemplaires - « l'Envers et l'Endroit ». C'est sans doute par l'intermédiaire d'une amie oranaise qu'il a rencontré ma mère, Francine Faure, en 1937. Maman faisait Maths sup à Alger. Elle était pianiste. Regardez-la : elle est craquante. Elle ne m'a rien raconté de ses premières années avec mon père. Je sais seulement qu'elle l'a toujours aimé. Et lui, je pense, aussi. Il y a eu d'autres femmes, et d'autres amours. Mais il ne l'a jamais laissée. Je pense qu'ils étaient profondément amis et solidaires. On les prenait pour frère et sœur. Je ne pense pas qu'elle ait été très heureuse, mais je ne crois pas que mon père en ait été complètement responsable. Elle, elle m'a dit qu'ils s'étaient toujours aimés, et que cela n'avait jamais été médiocre.

Le 1er novembre 1936, il avait fondé avec son ami Pascal Pia « Alger républicain ». Ça tombe très bien pour le pain, et la sardine... C'est là qu'il écrit sa série de reportages « Misère dans la Kabylie ». Il s'intéresse à la justice, aux injustices, aux faits divers. On ne le lui a pas pardonné. Le journal est censuré. Il ne trouve plus de boulot et il est obligé de quitter l'Algérie et de partir pour Paris en

1940. « Paris-Soir », où il travaille, est « délocalisé » à Lyon. C'est là que mes parents se marient. Les typos du journal offrent à Maman un bouquet de violettes. Maman, retournée en Algérie, écrit à un ami : « *Nous avons été imprudents, sans doute. Nous avons voulu agir comme s'il n'y avait pas la guerre. Et la guerre nous a séparés.* » Pendant deux ans, ils ne sauront qu'une chose : qu'ils sont vivants, et c'est tout.



Lido/Sipa

Papa, victime d'une rechute de tuberculose, est contraint de s'installer dans la région du Chambon-sur-Lignon, au Pannelier. Dans les fermes alentour, 5.000 enfants juifs seront cachés et sauvés par des paysans. La Résistance est là, toute proche. Il va la rejoindre. Papa écrit : « *J'ai beaucoup réfléchi, et je l'ai fait en toute clairvoyance, parce que c'était mon devoir.* » Il s'engage dans le mouvement Combat, d'Henri Frenay. Il est à la fois lecteur chez Gallimard et éditorialiste du journal clandestin. Il prend des risques énormes. Il dispose de faux papiers au nom d'« Albert Mathé », d'Epinay-sur-Orge, fils de Jacques et Madeleine, « rédacteur » de profession. Il a eu des amis arrêtés, déportés. Certains ne sont pas revenus. C'est pour ça qu'il a toujours dit qu'il ne souhaitait pas être décoré de la médaille de la Résistance. Quand on la lui a tout de même donnée, il arrive un jour, après la Libération, à « Combat », qui reparait après cinq ans de clandestinité, et demande à une amie, qui avait été déportée à Ravensbrück : « *Qui m'a dénoncé ?* »



Lido/Sipa

Maria Casarès

En 1944, mon père rencontre Maria Casarès. Ils travaillent ensemble, au théâtre. Ils s'aiment aussi,

d'une passion dévorante. Quand Maman revient d'Algérie, ni mon père ni ma mère ne savent comment ils vont se retrouver. André Gide a loué un studio à mon père, rue Vaneau. Maman me racontait qu'il y faisait si froid qu'il y avait de la glace dans les rainures du parquet. Mes parents ont dû se retrouver tout de même, puisque quelques mois plus tard, en septembre 1945, nous sommes nés, mon frère jumeau Jean et moi. La vie n'était pas simple. Quand Maman était enceinte, elle avait demandé des bons d'alimentation pour deux bébés. On lui avait répondu : « *Ce n'est pas la peine. L'un des deux peut mourir.* » Mes parents n'ont pas d'appartement à eux. On campe chez des amis, à Paris, ou à la campagne. Chez Michel Gallimard, à quatre pattes, on a grignoté « la Condition humaine ». Le livre ! Et pas n'importe lequel : l'original ! Quand Papa a fait, en 1946, un long voyage en Amérique, il en a rapporté des kilos de chocolat, de sucre, de farine, de riz, d'œuf en poudre ; 14 kilos de savon, et 15 kilos d'aliments pour bébés.

Papa continue à écrire ses livres, ses pièces. Maria, elle, joue. Cela ne me regarde pas, c'est la vie. Mais, chez moi, je n'ai jamais entendu un seul mot contre Maria. Je l'ai rencontrée dans les années 1980, après la mort de ma mère. J'étais à Nice. Elle y jouait une pièce. J'ai mis un mot au théâtre. On s'est dit plein de choses. On était bien ensemble. Elle était tellement vivante, chaleureuse, drôle. On a mangé du chocolat. Elle fumait, et elle avait des quintes de toux épouvantables. Quand elle éteignait une cigarette, aussitôt, elle en rallumait une autre. Ils se ressemblaient, mon père et elle. Ils avaient ce même amour forcené de la vie, quoi qu'il se présente. On endure. Mais on prend.

A la Libération, mon père fréquente beaucoup Sartre et Beauvoir. A Saint-Germain-des-Prés, c'était tout le temps la fête, la danse, les beuveries, aussi. Mais mon père a toujours eu l'impression de faire un peu tache parmi eux. Il est méditerranéen, n'a pas fait l'Ecole normale, n'est pas d'origine bourgeoise. Ce n'était pas tout à fait faux quand Sartre le traitait de « voyou des rues » : il avait un peu l'impression de s'encanailler en compagnie de son copain Camus. Beauvoir, elle, a alors un faible pour mon père, qui ne le partage pas. Etait-ce vraiment un faible, ou une curiosité intellectuelle ? Elle disait - c'était scientifique, chez elle ! - que pour connaître un homme il fallait coucher avec lui. Regardez cette photo de Brassai : mon père avait mis en scène une pièce de Picasso, « le Désir attrapé par la queue ». Il y a Lacan, Cécile Eluard, Picasso, Valentine Hugo, les Leiris, Sartre et Beauvoir. Et que regarde mon père ? Le chien.

Ecrire, c'est s'exposer au malentendu, et à ne pas être entendu. Il le savait bien, mon père. J'étais une petite fille, mais je sentais l'agressivité autour de lui. Avec « l'Homme révolté », en 1951, il ébranle un tabou. A l'époque, on n'a pas le droit de toucher à l'Union soviétique. Alors que tout le monde sait que le goulag existe. On dit que c'est au nom de la bonne cause. On se tait. Lui, il a décidé de parler. Et cela ne plaît pas. Un jour - □j'ai compris plus tard que c'était après la terrible polémique avec □«les Temps modernes» où Francis Jeanson, sur ordre de Sartre, avait descendu le livre avec une incroyable violence - je trouve mon père dans le salon, assis sur un fauteuil bas, la tête baissée. Je lui dis : « *Tu es triste, Papa ?* » Il lève la tête, me regarde droit dans les yeux et me répond : « *Non, je suis seul.* » Je n'ai jamais oublié. Cela me révoltait tellement ! Je ne savais pas comment lui dire qu'avec moi il ne pouvait pas être seul.

En janvier 1956, quand il écrit « Trêve pour les civils », dans « l'Express », il ne fait pas que l'écrire. Il va à Alger, proposer qu'on épargne les civils des deux camps. Le gouvernement général lui interdit d'occuper la salle prévue. Il déplace sa réunion dans la Casbah, sous les cris des ultras, qui hurlent : « A mort Camus ! » Il a eu très peur que cela finisse dans un bain de sang. Quand je pense qu'on ose encore prétendre que Camus n'a rien dit sur l'Algérie ! Il avait été bien seul, en 1945, quand il avait dénoncé les massacres de Sétif ! Il a donc continué d'écrire, jusqu'au moment où il a considéré que chaque mot ajoutait à la violence. Il savait que le FLN liquidait les messalistes et que, si l'on faisait une Algérie avec un parti unique et une religion d'Etat, les premières victimes seraient les Algériens. Quand on voit ce qui s'est passé depuis, on peut se dire qu'il n'avait peut-être pas complètement tort. A partir de 1960, c'est vrai, il n'a plus rien dit du tout. Mais c'était pour la bonne cause. Il était au cimetière.

« *Quand tu as eu ta prime...* », comme disait Mémé en parlant du prix Nobel de littérature... Lui, il se trouvait un peu jeune. Il disait : « *Personnellement, j'aurais voté Malraux.* » Ce jour-là, au lycée, tout le monde me regardait drôlement. J'ai demandé à une copine si je n'avais pas un ourlet défait ou un truc bizarre. Elle a ri : « *Mais tu es dans "Paris Match" !* » « Paris Match », moi, ça ne me disait rien. On ne le lisait pas à la maison. Je n'ai pas du tout pris la mesure de ce qui se passait. Mon père a refusé de nous emmener en Suède mon frère et moi, car il ne voyait pas du tout pourquoi l'Académie Nobel nous paierait le voyage. Il a loué un smoking au Cor de Chasse. Et a offert à Maman cette très jolie robe ivoire de chez Balmain. Je l'ai toujours, elle est juste un peu plus crème. Et puis ils sont partis pour Stockholm, sous les regards du monde entier. C'est à son instituteur d'Alger, Louis Germain, qu'il a dédié son discours.

Longtemps, lui qui n'avait rien possédé, mon père a cherché une maison dans le coin. Il allait très souvent voir son ami René Char, à l'Isle-sur-la-Sorgue, à une vingtaine de kilomètres d'ici. Et puis il a trouvé en 1958 cette ancienne ferme à Lourmarin. Papa adorait chiner. Quand on est arrivé la première fois dans la maison, Maman et nous, les enfants, il avait tout meublé, tout installé, meubles, rideaux, couvre-lits. Il avait même acheté les casseroles et les passoires. Il y avait plein d'objets étranges, trouvés aux puces : des reliques, des ostensoirs. J'ai adoré. J'avais une chambre, avec de jolis meubles choisis par lui. Une maison, comme un paquet cadeau.

[Le 4 janvier 1960, sur une route droite et sèche, dans l'Yonne, la Facel Vega, conduite par son ami Michel Gallimard, s'écrase contre un platane. Michel Gallimard est mortellement blessé. Albert Camus est tué sur le coup. Il a 46 ans. Dans son cartable, le manuscrit inachevé du « Premier Homme », dédié à celle « qui ne pourra jamais lire ce livre », sa mère.]

Dans sa chambre, il y avait son écritoire. Papa y écrivait debout, à l'encre noire, ou bleue. Mais c'est ici, sur cette terrasse, assis par terre, tôt le matin, qu'il a écrit « le Premier homme ». Face au cyprès, qui est toujours là. »

*Propos recueillis par
Agathe Logeart*

Source : « *Le Nouvel Observateur* » du 19 novembre 2009.